

« Peut-être des traits qui apparaissent de nos jours de façon si éclatante sous l'aspect de ce qu'on appelle plus ou moins proprement les mass-media, peut-être notre rapport même à la science qui toujours plus envahit notre champ, peut-être tout cela s'éclaire-t-il de la référence à ces deux objets, dont je vous ai déjà indiqué la place dans une tétrade fondamentale – la voix, quasiment planétarisée, voire stratosphérisée, par nos appareils – et le regard, dont le caractère envahissant n'est pas moins suggestif car, par tant de spectacles, tant de fantasmes, ce n'est pas tellement notre vision qui est sollicitée, que le regard qui est suscité »

J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Le Seuil, Paris, 1973 (Poche), p. 305

Au cours d'une réunion préparatoire à la journée d'étude du Réseau 2, notre collègue Olivier Challe, revenant sur l'argument que nous diffusons depuis quelques mois, a fait valoir que l'expression « modes de jouir » désignait non seulement l'idée de « modalités », de « façons de jouir », mais aussi celle de ce qui est « à la mode ».

A la même période, fortuitement, j'ai découvert qu'en faisant glisser mon index de droite à gauche sur l'écran de mon téléphone lorsque je consultais Facebook, j'avais accès à un défilé infini de vidéos diverses, qui s'organisaient rapidement en fonction de celles auxquelles j'accordais de l'attention. Ainsi, une amorce de fascination perplexe face à de nombreuses mises en scène de rangements d'appartements, et de remplissages de frigos, générait un défilé interminable d'individus s'attelant à ces tâches prosaïques.

Comme pour presque toute activité humaine, allais-je découvrir, il existait une niche (on dit aujourd'hui « un algorithme ») dédiée à ce que je considérais jusque-là comme une activité domestique sans intérêt particulier, si ce n'est à prendre statut, pour quelqu'un, de symptôme.

Dans la foulée, et par contiguïté, le champ des vidéos proposées s'ouvrait, à mesure du défilé (on dit aujourd'hui « scroll »), à des mises en scène de courses au supermarché, retour à la maison avec les courses, préparation dominicale de repas et de déjeuners (« lunchpacks ») pour la semaine, déballages de colis reçus (« unpacking »), et bientôt, routines du matin, hygiéniques, sportives ou esthétiques (« Get Ready With Me »), ou encore routines dédiées aux enfants, en bas âge ou au sein de familles nombreuses – je m'oblige ici à écrire « etc. », car le flux est sans fin, sans limite, intéressant rappel de la parole logorrhéique : « métonymie infinie et ludique de la chaîne signifiante »[ii].

J'observais notamment, au fil du flux, la persistance de l'existence des classes sociales, car enfin, les expressions « remplir le frigo » ou « faire ses courses » ne désignent pas la même chose selon la provenance des achats (quinze paquets de chez Vuiton se distinguent de quinze sacs en plastique de chez Cosco) ; l'appétence pour le sucre ou les graines de chia (on me pardonnera le cliché) n'était pas sans rapport avec le style de vie

plus ou moins aisé des vidéastes ; j'observais aussi certaines récurrences de personnages principaux, le plus souvent féminins, à la manœuvre de ces courses, rangements et déballages. C'était clair : il existait des degrés divers de professionnalisme dans ces publications et, sans doute, une sorte de « star system ».

Toujours à la même période, je suis parvenue, dans la pile de livres que je ne cesse d'alimenter pour mon plus grand bonheur, au roman « Les enfants sont rois », par Delphine de Vigan. Une amie, bien inspirée, me l'avait recommandé. J'ai alors découvert une variation réussie, sous forme d'intrigue assez palpitante, et cliniquement – me semble-t-il – pertinente, sur ce phénomène planétaire et illimité de monstration de soi dont témoigne l'avalanche des vidéos Facebook (Instagram, TikTok, etc.). L'autrice choisit d'en épingle l'inauguration (les débuts n'existent pas, il faut les décider) par la première saison de *Loft Story*, première « télé-réalité » diffusée en 2001, à une plage de grande écoute (on dit « en primetime »), sur une chaîne de télévision française, première saison décisive pour l'une des deux protagonistes du roman, Mélanie Claux.

L'histoire se déploie dans le présent et le passé ; l'événement déclencheur du récit est la disparition de la fille deuxième née de Mélanie, Kimmy, qui tient depuis sa petite enfance, à l'initiative de sa mère, la vedette d'une chaîne YouTube intitulée « Happy Récré », aux côtés de son frère aîné Sammy, enfant star lui aussi. La disparition donne lieu à une enquête policière, occasion pour l'autrice d'introduire la deuxième protagoniste, l'inspectrice Clara Roussel, de même génération que Mélanie mais inscrite, dès avant sa venue au monde, dans un discours familial impliquant la dialectique, l'esprit critique, le désir et la contestation – toutes modalités de rapport à l'autre qui n'ont pas accueilli Mélanie.

L'intrigue, captivante comme telle, fournit l'occasion d'une plongée dans le « home story telling », le « vlog » – la mise en scène réitérée et outrancière d'un style de vie, dont les deux enfants de Mélanie (et de son mari, qui s'est associé à cette florissante « affaire » à mesure de sa prise d'ampleur) sont, dans le sens commun comme dans l'acception psychanalytique, les objets. Valence agalmatique de l'objet sur le versant de leur monstration « parfaite », de leur vie « de rêve », de l'opulence dont ils témoignent, de leur infatigable (enfin presque) sourire, valence de déchets quand, sous le regard de Clara Roussel, ils nous apparaissent comme les insignes narcissiques de leur mère, seule éditrice de leurs désirs et de leurs goûts. Travailleurs à la merci de la direction maternelle, ils sont exposés sans hésitation ni question dans tous les aspects de leur vie quotidienne, dans une dynamique consumériste explicite et constante.

Et si, angoissée comme jamais encore, Mélanie effleure une consistance de l'objet (a) durant les journées de disparition de sa fille[iii], ce sera sans conséquence manifeste, car la résolution de l'enquête se trouvera, à son tour, incluse comme un épisode particulièrement touchant et haletant dans la succession des vidéos publiées.

L'ouvrage nous ramène à divers propos de Lacan, spécialement dans *L'envers de la psychanalyse*, notamment celui-ci : « ce qui se trouve substitué à l'esclave antique, c'est-à-dire [...] ceux qui sont eux-mêmes des produits, comme on dit, consommables tout autant que les autres »[iv]. Il évoque aussi – nous y reviendrons lors de la prochaine Journée du Réseau 2 – son propos, développé par Jacques-Alain Miller, sur la disparition de la honte et de la pudeur.

La monstration est à la mode, c'est la mode d'en jouir, « c'est un pendant contemporain du *Dico* dont parle J.-A. Miller, où le sujet affirme : « je suis ce que je dis ». Ici il s'agit d'un

« je suis ce qui se montre », et son envers « tu es cette image »**[v]**. Le roman explore une version familiale de « l'invitation généralisée [...] à l'étalement de sa vie privée sur la toile, au récit en public de son intimité »**[vi]**. Une mode de jouir aux antipodes de cette autre modalité, celle de l'autisme à deux de la cure, le temps qu'elle dure, aux antipodes aussi de l'éthique du bien dire, dans l'analyse comme dans la passe.**[vii]**

A lire pour la valeur de levée de voile sur l'objet regard, et sur la dynamique pulsionnelle de ces « scrolls » qui parsèment, ou colonisent, notre quotidien.

[i] D. de Vigan, *Les enfants sont rois*, Paris, Gallimard, 2019, ici édition Folio, 2021.

[ii] J. Lacan, *Autres Ecrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 215.

[iii] Après qu'elle ait publié une vidéo sur la disparition de sa fille, « En caractères gras et en majuscules, la plateforme la complétait : « EXCELLENT ! Votre chaîne a enregistré 32 millions de vues au cours des 28 derniers jours . FELICITATIONS ! » Mélanie relut les commentaires plusieurs fois. Elle se sentait flattée. Récompensée.

Lorsqu'elle s'en rendit compte, elle fut envahie par un sentiment de dégoût. Oui, elle se dégoûtait.

Elle pensa à ce plaisir qu'on éprouvait parfois à respirer ses propres odeurs corporelles. Odeurs de transpiration, de fluides, de cheveux sales. Enfant, quand elle ôtait ses chaussettes, elle les portait ensuite à ses narines pour les sentir.

C'était exactement ce qu'elle était en train de faire ». (p. 191).

[iv] J. Lacan, Le séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 35.

[v] G. Mouillac, « Ad feminem », in Horizon, n°67, *Formes contemporaines de la pudeur*, L'Envers de Paris, 2022, p. 31.

[vi] B. Julien, « La pudeur de la langue », in Horizon, n°67, *Formes contemporaines de la pudeur*, L'Envers de Paris, 2022, p. 77.

[vii] Voir, à ce sujet, Clotilde Leguil, « Violation et indicible », Horizon, n°67, *Formes contemporaines de la pudeur*, L'Envers de Paris, 2022, p. 99.